

avec son enthousiasme habituel, lui annonçait le retour prochain à Paris de la mission Frémigny et la suppliait de ne plus attendre pour instruire son père et sa mère de son amour pour Emilienne.

— Il a raison, se dit Mme Villarceau, d'autant plus que mon gendre et ma fille pourraient bien prendre des engagements plus ou moins formels, ce qui rendrait mon intervention plus difficile encore.

Elle résolut d'engager la bataille.

M. et Mme Delteil allaient lui en fournir l'occasion.

Comme elle réfléchissait à la façon dont elle entamerait sa négociation, le roulement d'une voiture dans la cour lui annonça le retour des deux époux.

Quelques instants après, ils entraient tous deux dans le petit salon de Mme Villarceau.

Ils étaient en grande toilette et paraissaient tout joyeux.

— Ma mère, dit Valentine, nous venons de faire une visite à M. le baron de Vernes.

— Le richissime banquier, un des administrateurs du chemin de fer d'Orléans.

— Vous savez, ma mère, que le baron de Vernes a toujours été pour nous d'une grande amabilité et qu'il n'a tenu qu'à nous d'assister aux fêtes magnifiques qu'il donne dans son château de Vaucourt, en Seine-et-Marne.

— Oui, mais vous n'avez pas accepté ses invitations, d'abord en raison des occupations de M. Delteil et ensuite parce que vous ne vous trouviez pas assez riches pour rendre ses politesses à l'opulent baron.

— Je crois que nous avons eu tort.

— Ah ! . . . Et pourquoi ?

— Aujourd'hui, le baron nous a fait comprendre qu'il serait tout disposé à une alliance entre les deux familles.

Mme Villarceau ne put s'empêcher de tressaillir et elle arrêta sur le Dr Delteil son regard interrogateur.

— Oui, dit le docteur, sans avoir à craindre d'être repoussé, Lucien pourrait aspirer à la main de Mlle de Vernes.

— Vous savez, ma mère, reprit Valentine, que Mlle Berthe de Vernes est très jolie.

— Dans le monde, en effet, on parle beaucoup de sa beauté.

— Elle a été parfaitement élevée.

— Oui, et j'ai pu m'en assurer un jour que j'ai eu l'occasion de causer avec elle.

— Elle apportera à son mari une dot de deux millions.

Mme Villarceau ébaucha un sourire.

— La perspective est fort séduisante, fit-elle.

— Allons, ma nièce, vous pensez comme nous que Mlle de Vernes serait pour Lucien un parti superbe ?

Mme Villarceau eut un nouveau sourire.

Mme Delteil, qui avait les yeux sur sa mère, devina que ses paroles et celles de son mari étaient accueillies plus que froidement.

— M. le baron de Vernes vous a-t-il dit positivement qu'il verrait cette union avec plaisir ? demanda Mme Villarceau.

— Vous devez bien penser, ma mère, qu'un homme comme M. de Vernes ne pouvait pas nous dire : " Je vous offre ma fille pour votre fils, la voulez-vous ? " . . . Mais il nous a suffisamment donné à entendre que notre demande trouverait auprès de lui bon accueil.

— C'étaient des avances . . . Et vous, ma fille, que lui avez-vous donné à entendre ?

— Que nous ne pourrions être que très flattés de cette alliance . . .

— Et quelles seraient les dispositions de Mlle de Vernes ?

— Nous sommes convaincus, mon mari et moi, que Mlle Berthe ne répondrait pas par un refus.

— Ah !

— Nous l'avons entendue s'exprimer sur le compte de Lucien dans des termes qui ne nous laissent aucun doute.

— Mais pensez-vous à Lucien ?

— Sans doute, ma mère.

— Alors, vous croyez . . .

— Comme il ne pourrait trouver nulle part un mariage plus à sa convenance, nous ne mettons pas en question son assentiment.

— Eh bien ! ma fille, vous avez tort ; vous ne deviez pas aller si vite dans vos projets sans avoir consulté Lucien.

— Supposeriez-vous, ma mère, qu'il refuserait ?

— Je n'ai pas à le supposer, j'en suis sûre.

— Vous nous étonnez fort, ma mère, dit M. Delteil ; pour que vous parliez avec une telle assurance, il faut que Lucien vous ait fait quelque confiance.

— Mon Dieu, oui, mon ami, Lucien m'a confié son secret.

— Il aime, sans que nous le sachions ! s'exclama Mme Delteil.

— Oui, ma fille, sans que vous le sachiez ! sans que vous l'ayez deviné.

— Mais quelle est donc celle . . .

— Attends, Valentine, interrompit vivement Mme Villarceau ; je me préparais justement à vous parler des confidences que m'a faites Lucien, quand vous êtes entrés.

Les deux époux avaient une figure anxieuse. Ils désiraient ar-

demment le bonheur de leur fils, et quand ils croyaient l'avoir assuré, voilà que, brusquement, Mme Villarceau soufflait sur leurs rêves et leur déclarait qu'ils avaient fait fausse route.

— Expliquez-vous, ma mère, dit Mme Delteil : Lucien aime-t-il réellement ? Mais non, ce ne peut être qu'un caprice.

— Lucien aime réellement, Valentine : c'est un grand et puissant amour qui s'est emparé de son cœur.

— Ma mère, dites-nous donc le nom de la jeune fille.

— Je n'aurais pas à vous la nommer, si toi et ton mari aviez été plus clairvoyants ; vous auriez remarqué, comme moi, l'effet que produisait sur Lucien Emilienne Lormont.

— Emilienne ! s'écrièrent en même temps le docteur et Valentine.

— Etes-vous donc si étonnés ? demanda Mme Villarceau ; pour tant vous devez comprendre, il me semble, que cette jeune fille ait inspiré à Lucien un violent amour.

— Elle est sans nom, sans famille ! murmura Mme Delteil.

— Nous ne pouvions supposer que Lucien s'éprendrait d'elle, dit le docteur.

— Cela prouve, mes pauvres enfants, que vous ne connaissez pas votre fils aussi bien que le connaît sa grand-mère. Sachez donc que c'est autant parce qu'elle est pauvre, sans nom, sans famille, que parce qu'elle est délicieusement jolie et divinement douée, que Lucien a aimé Emilienne.

— Mais, ma mère, fit Mme Delteil, cet amour est-il aussi sérieux que vous le croyez ?

— Ma fille, répondit gravement Mme Villarceau, Emilienne n'est pas une de ces jeunes filles qui font naître un caprice et auprès desquelles un jeune homme ne cherche qu'une distraction passagère. Je te le répète, Valentine, c'est un grand, un violent amour qu'Emilienne a inspiré à Lucien. Avant qu'il m'eût fait ses confidences, j'avais deviné l'amour de mon petit-fils et acquis aussi la certitude qu'il était aimé d'Emilienne . . . Oh ! vous n'accuserez pas ma jeune protégée d'avoir employé des manèges de coquetterie pour se faire aimer de Lucien ; je sais ce que la pauvre enfant a souffert de son amour contre lequel elle se défendait vivement et qu'elle se reprochait comme un crime. Elle voyait la distance qui existait entre elle et Lucien et se croyait coupable d'ingratitude envers nous.

Pourquoi, brusquement, avait-elle cessé de venir ici ? La pauvre petite espérait que Lucien, ne la voyant plus, cesserait de penser à elle et se guérirait de son amour. Comme elle se trompait !

Ce que Lucien m'a dit avant de nous quitter, il me le répète dans toutes ses lettres. Il aime Emilienne de toute la puissance de son âme ; c'est une passion . . . Il lui a promis, juré, qu'elle serait sa femme ou qu'il n'en aurait jamais une autre. Vous connaissez assez votre fils pour savoir que ses résolutions sont inébranlables.

Le docteur et Valentine étaient consternés.

— Aujourd'hui, mes enfants, reprit Mme Villarceau, je défends auprès de vous la cause de Lucien et d'Emilienne.

— Ainsi, ma mère, dit Valentine, vous avez encouragé l'amour de Lucien ?

— Oui, ma fille, quand j'ai été bien convaincue que mon petit-fils ne pouvait pas être heureux sans Emilienne. Mais, tout d'abord, je lui ai représenté que son amour dérangerait certainement vos projets et qu'en persévérant dans ses intentions, il vous causerait une grande peine. Il m'a répondu qu'il lui serait très douloureux de vous affliger, qu'il n'épouserait pas Emilienne malgré vous, mais que sa vie serait à jamais brisée.

— Pourtant, ma mère, dit le docteur, en s'éloignant de nous, il s'éloignait également d'Emilienne.

— Lucien est parti parce que je lui en ai exprimé le désir ; son absence était nécessaire au repos d'Emilienne. S'il nous a quittés presque joyeux, c'est que je lui ai promis de vous faire connaître, en son absence, son amour pour Emilienne et promis de plaider chaleureusement sa cause.

Dans quelques jours, il va revenir ; ne voulant pas manquer à la promesse que je lui ai faite, je ne pouvais plus attendre. Maintenant, mes chers enfants, vous savez tout ; qu'avez-vous à me répondre ?

— Ma mère, dit M. Delteil, l'amitié que nous avons pour Emilienne prouve suffisamment que nous avons une haute opinion de sa personne et que nous savons apprécier toutes ses qualités ; mais vous nous mettez dans un cruel embarras.

— Songez-y, ma mère, une jeune fille pauvre, sans nom ! ajouta Valentine.

— Il importe peu qu'elle soit pauvre, répliqua Mme Villarceau ; c'est le bonheur qu'elle apportera en dot à Lucien.

— Que dirait le monde, ma mère, si le petit-fils de l'illustre docteur Villarceau épousait une fille sans nom ?

— Ma fille, Emilienne a peut-être droit à un nom plus retentissant que le nôtre. C'était l'opinion de ton père. Vous savez comment Emilienne a été confiée à Marguerite Lormont ; mon mari en concluait, avec assurance, que la petite fille appartenait à une grande famille.